

RENÉ LAPIERRE
ÉCRIRE L'AMÉRIQUE
LES HERBES ROUGES / ESSAI



COLLECTION «TERRITOIRES»

Écrire l'Amérique

est le vingt-cinquième titre de cette collection

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

- Là-bas c'est déjà demain*, poésie, 1994.
Écrire l'Amérique, essai, 1995.
Fais-moi mal Sarah, poésie, 1996.
Viendras-tu avec moi ? poésie, 1996.
Love and Sorrow, poésie, 1998.
L'entretien du désespoir, essai, 2001.
Piano, poésie, 2001.
Figures de l'abandon, essai, 2002.
L'atelier vide, essai, 2003.
L'eau de Kiev, poésie, 2006.
Traité de physique, poésie, 2008.
Aimée soit la honte, poésie, 2010.
Renversements, essai, 2011.
Pour les désespérés seulement, poésie, 2012 ;
collection «Territoires», 2018.
La carte des feux, poésie, 2015.
Les adieux, poésie, 2017.

chez d'autres éditeurs

- Les masques du récit*, essai, HMH, 1980.
L'imaginaire captif, essai, Les Quinze, 1981 ;
L'Hexagone, collection «Typo», 1992.
Comme des mannequins, roman, Primeur, 1983.
Profil de l'ombre, poésie, Les Écrits des Forges,
1983.
L'été Rebecca, roman, Seuil, 1985.
Une encre sépia, poésie, L'Hexagone, 1990.
Effacement, poésie, L'Hexagone, 1991.

RENÉ LAPIERRE

Écrire l'Amérique

essai

LES HERBES ROUGES

Les Herbes rouges remercient le Conseil des arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour leur soutien financier.

Les Herbes rouges bénéficient également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Financé
par le gouvernement
du Canada.

Canada

Québec



© 1995, 2018 Éditions Les Herbes rouges
Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec,
Bibliothèque et Archives Canada, 2018
ISBN : 978-2-89419-662-5 (pdf)

*Pendant un instant fugitif et enchanté,
l'homme retint sans doute son souffle en
présence de ce continent, contraint à une
contemplation esthétique qu'il ne comprenait
ni ne désirait, face à face pour la dernière
fois dans l'histoire avec une chose qui égalait
sa faculté d'émerveillement.*

F. SCOTT FITZGERALD
Gatsby le magnifique

AVANT-PROPOS

TRAVERSER L'AMÉRIQUE

J'ai choisi de rassembler ici, sous la forme libre du graffiti, quelques réflexions portant sur le sens de l'Amérique et de l'américanité pour un écrivain québécois. L'Amérique entendue non seulement comme objet, hors de moi défini et perçu, mais comme motif et comme valeur ; comme parcours en quelque sorte d'un retour à soi dont j'essaierai ultimement d'évoquer, en regard du travail créateur, la fonction de détachement.

Quand je prétends avoir choisi de traiter de cette question, bien sûr, je ne m'exprime pas adéquatement. On aura compris que c'est elle au contraire qui se pose inlassablement à moi, disparaissant et reparaisant aux moments les plus inattendus. *Traverser l'Amérique* est ainsi le titre, ou plus exactement la figure de ce qui dans cette perspective s'est avancé vers moi, l'image de ce que je cherche à exprimer et qui en retour me permet d'être là, c'est-à-dire de penser et d'agir dans la relativité des choses plutôt que dans l'idée – très attachante et très mélancolique – d'être tombé hors de l'histoire dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, avec la fin du Régime français.

Pourtant celui qui tâche d'énoncer pareille traversée est un médiocre voyageur, que les départs et les retours rendent anxieux et que les absences parviennent à inquiéter quelle que soit leur durée.

Traverser l'Amérique, dans ces conditions, ne va pas sans ironie; la formule suggère au contraire quelque chose d'épique, un grand élan propice aux odysées. Des voies ferrées, d'incroyables autoroutes, des rallyes gigantesques : *Smokey and the Bandit*, Kerouac et Bukowski en camarades vagabonds d'Humbert Humbert et de Lolita. Mais tant pis. Comme je l'ai dit, je ne voyage guère, et je n'aime pas me présenter comme un touriste.

Loin d'avoir envie de partir, j'éprouve plutôt le besoin de rester; et non content de rester je songe même à m'enfoncer, à descendre davantage dans le lieu que j'occupe. Traverser l'Amérique, alors, non pas d'est en ouest ni du nord au sud, mais vers le fond, le dedans. Voilà ce que je veux faire. Sauf que quand je parle d'un retour à soi, dans cette perspective, j'affronte déjà un paradoxe auquel il me faudra fatalement revenir; j'annonce donc tout de suite que j'envisage dans les textes qui viennent un moi aussi peu particularisé que possible, une identité qui cherche moins à affirmer qu'à effacer les marques de la possession.

J'ai souvent tenté de m'expliquer, au demeurant, la tension profonde qui s'établit pour un écrivain québécois entre le refus et la volonté d'être, entre l'affirmation et la négation de soi : cette tension, aussi bien sur le plan politique qu'en termes d'esthétique, me paraît définissable à la fois comme antagonisme et comme dynamisme, à l'intérieur d'un paradoxe créatif dont André Belleau formulait le principe il y a plusieurs années, au lendemain de la défaite référendaire du mouvement indépendant-

tiste. «Ce n'est pas, écrivait alors Belleau, par un renversement purement dialectique que je me mets [aujourd'hui] à creuser la notion de *non-identité* : il se pourrait que la *non-identité* recèle des valeurs insoupçonnées. Parlons plutôt du *non-identifiable*. Je ne sais pas qui je suis. [...] Pourtant, "devenir Québécois" a été le moteur utopique d'activités de tous ordres depuis plus de vingt ans. C'est le temps de réfléchir au caractère absolument paradoxal de l'utopie. INDISPENSABLE À LA VIE, ELLE NE LA MODIFIE PAS. [...] Toute une relecture, concluait Belleau, s'impose des poètes depuis la fin des années cinquante.»

C'est à cette relecture, et plus exactement à cette réécriture, ou même mieux : à cette désécriture, à ce décentrement et à ce dessaisissement de soi que je veux tâcher de m'attarder maintenant. Imaginer, en termes formels plutôt qu'en termes politiques, la tâche que je crois possible de recevoir de la conjoncture à laquelle, fin xx^e siècle, nous sommes confrontés. Cette tâche, dont un politicien se défierait sans doute comme d'un précepte zen, serait plutôt familière à l'écrivain. Elle tiendrait en un unique mot : renoncement.

Du reste ai-je vraiment le choix ? Je parle un français dont les Français n'ont pas l'usage (ils n'en veulent pas de toute façon) ; je vis en Amérique mais pas aux USA. Je suis obligé pour penser, pour écrire et pour parler de me défier de deux objets – la France, les États-Unis – auxquels tout le monde essaie sans cesse de me rapporter. Je rencontre il y

a vingt ans, dans un dortoir d'Amsterdam, un briqueteur de San Marino : « Ah, le Canada ? (Québec, connaît pas). Mais vous êtes citoyen américain, alors ! » Exemple, hélas, choisi parmi bien d'autres. Celui-ci également : en fin de journée samedi dernier je vais acheter du vin. Nous attendons des amis. La caissière, Dieu sait pourquoi, se persuade que je suis Français. Je réponds non. Elle insiste, et en désespoir de cause me félicite de parler *si bien le français malgré tout*. Je ne sais plus quoi dire. Je trouve ça un peu triste, je me sens vaguement floué, mais c'est tout. Je rentre chez moi : une chance que nous ayons des amis.

On croit parfois – on croit souvent, devrais-je dire – que l'américanité du romancier ou du poète québécois se reconnaît à des systèmes thématiques, aux emprunts référentiels qu'ils pratiquent et qui mettent plus ou moins de l'avant certaines images, certaine vision de l'Amérique contemporaine (qui est alors le plus souvent synonyme, dans un socio-texte mimétiquement très compact, des USA). Mais l'américanité n'est pas seulement un décor, et ne se mesure pas en fonction des clichés (la ville, la violence, etc.) auxquels nous renvoient spontanément la télévision et les actualités. (Pas plus que la francité, à l'autre pôle du registre des codes culturels qui traversent le Québec, ne serait réductible à un accent ou à une manière de se vêtir et de manger. Cela paraît une évidence, et pourtant en matière d'identité culturelle bien des gens sont prêts à troquer le contenu contre les apparences : cela donne une culture jetable, un vêtement, une mode, une fra-

gile convention. Bon ; je ne pars pas en croisade, c'est la vie.)

Mais l'Amérique dont j'ai besoin pour écrire, pour lire, pour toutes sortes de raisons, celle à laquelle je m'en remets pour essayer de vivre, comme disait Rilke, «en face du monde et des choses», et sur laquelle je compte pour que résonne quelque part un écho de moi-même qui me soit, comme une âme, à la fois proche et lointain, cette Amérique-là n'a pas pour centre une capitale et un gouvernement. À cet égard précis, le pays que l'on appelle l'Amérique a déjà ses propriétaires, ses citoyens pour lesquels bien souvent, de l'Ungava jusqu'à la Terre de Feu, rien n'est américain en dehors de la nation américaine. Je lisais Bukowski, tout récemment. En français : «Alors où sont les vrais poètes?» demande un soir à Bukowski son copain Dutch. «Pas en Amérique, répond l'autre. Et je n'en vois que deux ou trois.»

Il cite alors Harold Norse, en Suisse, et Al Purdy au Canada. «Pas Al Purdy le romancier, Al Purdy le poète. Il y en a deux. Al Purdy vit au Canada, il cultive sa vigne et presse son vin. [...] Bref, le gouvernement canadien lui file une sorte de bourse, deux briques de temps en temps, et l'a envoyé au pôle Nord pour qu'il raconte la vie là-bas.» J'ai cru un moment à un effet de traduction, mais non. C'était dans le texte. De toute façon, me suis-je dit, le Canada chez Bukowski ça n'a pas l'air très excitant. (Témoin ce pauvre Benny Adimson, qui «écrit ces contes si drôles sur l'église catholique» : «Le malheureux n'a jamais été publié, [...] sauf une fois

dans une revue canadienne, et maintenant il garde ses manuscrits pour lui. » Sans doute le traumatisme, devra-t-on conclure. Ça lui apprendra.)

L'Amérique dont je veux parler englobe certes l'idée de l'Amérique-nation, mais elle déborde la référence sociologique, politique, culturelle que l'on a coutume de rattacher de manière exclusive au mot et cherche à prendre pied plus bas, sur le *sentiment* qui fonde et qui supporte tout cela, et sert d'assise à quelque chose qui n'est pas la France et qui ne relève pas d'un modèle européen de société et de culture.

Qu'est-ce donc alors ? Essentiellement, il s'agirait d'une exigence. Je ne sais pas très bien en termes pratiques ce que cela signifie. Pas plus que je ne sais d'avance, devant un dictionnaire, ce que la poésie attend du langage et de moi, et hors même de toute assurance qu'il y aura bel et bien quelque chose qui en sortira. La valeur particulière qui réside pour moi dans le concept d'américanité relève très précisément dans ma situation culturelle et politique de Québécois d'une forme de renoncement, d'une résistance identificatoire à telle ou telle forme de culture ou d'existence ; à ce titre, la valeur en question me paraît proche, soudainement, de l'éthique exprimée par Hermann Broch lorsqu'il recommande de chercher d'abord à faire du bon travail, et non pas avant toute chose à produire de la beauté et de l'effet. L'Amérique et l'américanité dans mon esprit c'est peut-être cela, librement exempté de tout objet et de toute thématique obligée : une exigence, une architectonique du rapport à la nature, aux choses

et aux gens (et par là, du rapport à la langue, à la culture, à l'économie ou à la politique, mais de façon pour ainsi dire subséquente, non pas alignée a priori sur ces questions). Renoncer donc à consommer les thèmes donnés, les faux objets et les postiches de l'Amérique pour la pure convention de leur emploi, le pur effet de leur citation. Il me semble que plusieurs écrivains québécois en sont là maintenant, occupés à formuler de manière plus ou moins analogue le principe de ce détachement.

Or si l'américanité peut se définir pour un écrivain québécois comme une exigence, cela implique qu'elle doit dans le même temps cesser de se poser comme norme, comme conformation à une certaine image et à une certaine diction du réel. (Chose tout aussi vraie, du reste, pour le rapport à la francité : celle-ci, pour qui la choisit et s'y rapporte, est à définir au-delà du folklore, des logocraties parisiennes et des accents à la française. Toutefois l'institution française étant ce qu'elle est, c'est-à-dire fondée sur un impérialisme linguistique très exclusivement exprimé, le difficile rapport de la francophonie à la francité n'en devient dans ce sens-là que plus ardu.)

Il faudrait encore ajouter, pour faire bonne mesure, que le rapport d'une ancienne colonie à sa métropole reste toujours en matière de langue et de culture empreint d'une certaine ambiguïté. Même si, comme dans le cas du Brésil ou des États-Unis, l'indépendance politique et le renversement du rapport démographique accordent désormais aux colonies de jadis la prépondérance linguistique,

politique et culturelle. Inutile de rappeler longuement que Gallimard ne traduit plus Saul Bellow de l'anglais mais de l'américain, et que les dix millions de Cariocas de Rio de Janeiro ne disent plus parler le portugais mais bien le brésilien. Certes il restera toujours quelqu'un, comme ce critique de cinéma d'un numéro d'été du *Time*, pour faire observer qu'avec leur accent américain Kevin Costner et Morgan Freeman ont, dans *Robin Hood*, l'air de touristes fourvoyés dans la forêt de Sherwood ; mais en l'occurrence l'observation ne présente plus aucune gravité culturelle ou idéologique, rien ne la redramatise plus sur le plan des enjeux historiques ou de la représentation symbolique. On est libre d'en rire, ce que fait d'ailleurs mon critique en concluant que Costner et Freeman «*inadvertently give a new meaning to the story : now Robin and his band are vagrant colonials who save England from those who can actually speak the language*» (*Time*, vol. 137, n° 25).

Pareille liberté du rapport à l'institution, à la langue et à l'histoire n'existe pas au Québec, surtout pas si l'on choisit pour structurer son rapport au monde le modèle français, le code hexagonal. Tant pis si l'Amérique à laquelle je songe en écrivant ceci reste indéfinissable comme objet, tant pis si elle n'existe pas conceptuellement de façon sûre, tant pis si elle ne se démarque pas très nettement de mon propre dessein existentiel. J'aime mieux hanter cette Amérique fantôme que faire jusqu'à ma mort un numéro de faux Français, quitte à vivre pour cela dans un pays que Bukowski avec bien

d'autres prendra pour le pôle Nord, ce pays qui n'est ni la France, ni les États-Unis, ni même le Canada.

L'important, dans les limites du propos que j'aborde ici, n'est pas du reste de définir un pays – cela bien des romanciers et des poètes québécois ont tenté de le faire au cours des trente dernières années – mais plutôt de proposer, de soupeser une esthétique. Celle peut-être d'une mise à distance, d'une désillusion un peu moqueuse à l'endroit du problème de l'identité et de la caution existentielle générale que pourraient fournir au Québec la France ou les États-Unis. Être américain, pour un Montréalais, suppose en effet une bonne dose d'entêtement, une certaine obstination à refuser d'être ce que tout le monde voudrait que nous fussions : Français égarés, *French Canadians*, *American citizens* par la bande, par paresse, par défaut.

Cette esthétique de la survie du Québécois m'amène à penser qu'il n'y aura pas de solution politique facile au problème que je tâche de formuler. Peut-être les politiciens et les sociologues en verront-ils de leur côté ; mais je crains terriblement, dans la nouveauté historique qu'ils prétendent annoncer, le caractère triomphal de certaines prophéties, « enfin nous deviendrons un vrai peuple, enfin nous accéderons à l'histoire ». Comme si tout ce temps-là nous avons fait de l'antichambre, en espérant d'un jour à l'autre décrocher un rôle un peu plus gros. Nous étions là, pourtant ; et nous y sommes encore, d'une manière qui n'est celle de personne et qui, il faudra bien s'en aviser, possède sa forme, ses contingences et ses difficultés.

Et l'art ? Ou la beauté là-dedans ? Je ne sais pas. Je ne l'attache pas, je ne l'identifie à nul endroit. Pas de lieu, pas de but : que des objets, des êtres dont une forme cherche à recueillir l'écho pour le donner à l'autre, l'offrir à qui ne m'est pas connu, comme le don et la surprise de ma propre part d'ombre et d'ignorance. C'est la leçon, si je l'ai bien comprise, de Bakhtine, de Broch, de Céline : devant la tâche à accomplir, devant les choses qu'il faut dire et les vérités qu'il faut apprendre, plutôt le recueillement que le spectacle. S'il y a spectacle il est de toute façon hors de moi, en un lieu que je n'ai pas à posséder mais à transmettre, et que l'idée même d'appriivoiser suffirait à appauvrir, à transformer en accessoire de saltimbanque. Cela ne m'appartient pas ; à la limite, cela ne s'adresse même pas à moi comme sujet. C'est en dehors de moi qu'a lieu l'adresse, c'est dans l'oubli de moi que, paradoxalement, j'arrive à me sentir chez moi. L'Amérique n'est que la circonstance de cet oubli, ou plus exactement sa condition : c'est elle qui met chez moi en garde le touriste, le voyageur complaisant, le possesseur de fétiches. C'est bien de toute façon la pauvreté, entendue rigoureusement, qui est au sein de son processus le signe de l'art ; parce qu'elle est une vacance du moi, un détachement, une accalmie. C'est sans doute ainsi, d'ailleurs, qu'elle évoque la mort : elle n'exorcise pas mais rend concevable, énonçable mon rapport à elle, mon rapport à moi et à l'absence de moi, à la fin de moi-même.

Je ne veux pas supposer d'universelle vertu,

attribuer quelque essence au territoire, à l'espace et aux cultures de l'Amérique ; il se trouve simplement que ce sont elles, et non celles de l'Europe, et non celles de la France, qui définissent pour moi la possibilité de ce travail dans l'écriture. J'ai eu assez de mal à le comprendre pour n'en plus vouloir d'autre aujourd'hui, le dernier paradoxe étant sans doute de m'être attaché à ce qui me détache de moi – comme quoi je ne dois pas encore être très avancé dans mon travail. Même le Québec (dont la représentation politique, linguistique et culturelle anime pourtant les œuvres de tant d'écrivains depuis vingt ou trente ans, au point chez quelques-uns d'entre eux de devenir le motif de l'énonciation et de la figuration), même le Québec où j'habite et où je mourrai je suppose n'entre pas en ligne de compte autrement que comme élément, filiation de l'Amérique intérieure dans un rapport qui se définirait plutôt en termes de résonance que d'appartenance. Ce que je pense, comme citoyen, de la politique et de la langue ne m'inspire pas de vocation sacrée, et ne m'aide guère en général dans mon travail ; parce que j'essaie de percevoir mon rapport à ces questions en termes de forme, et non comme thèmes du service obligé de l'écrivain à la nation. Là-dessus, au fond, je n'ai guère d'idées originales, et je préfère me taire.

Il se trouve à ce propos que les idées me font courir beaucoup moins qu'autrefois, et que je suis de plus en plus gêné chaque fois que je les prends au sérieux. Comme si j'avais fini par me faire au doute et à l'incertitude, et par m'habituer à ce que

me disent le sol sur lequel j'habite, le continent que j'ai sous les pieds. Régime paysan, en définitive : je cultive métaphoriquement mon champ, je rends parfois visite à un voisin, de temps en temps je lève la tête et je regarde le ciel. Ce que j'y vois, ce que je distingue au loin dans l'air léger de ces heures-là, je ne le possède pas et pourtant je m'y reconnais, je m'y retrouve.

C'est ici et là-bas, ailleurs et nulle part. C'est l'Amérique traversée ; c'est mon paradoxe, et ma nécessité.

1991

Éditions Les Herbes rouges
C. P. 48880, succ. Outremont
Montréal (Québec) H2V 4V3
Téléphone : 514 279-4546
Site Web : www.lesherbesrouges.com

Document de couverture :
photomontage de Ruth Major Lapierre

Distribution : Diffusion Dimedia
539, boulevard Lebeau
Montréal (Québec) H4N 1S2
Téléphone : 514 336-3941

Diffusion en Europe : Librairie du Québec
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris (France)
Téléphone : (01) 43-54-49-02
Télécopieur : (01) 43-54-39-15

COLLECTION « TERRITOIRES »

Écrire l'Amérique ne va pas de soi. Le travail que cela désigne ne consiste pas seulement à reconnaître dans l'écriture et la pensée la présence des objets les plus familiers, mais encore à discerner dans le croisement des langues et des cultures au sein desquelles nous vivons l'*autre du langage*, l'*autre de l'art*, et même l'*autre de soi*.

Qu'est-ce que l'américanité québécoise? Vaste question, souvent posée mais peut-être jamais assumée aussi intensément et aussi personnellement que par René Lapierre dans *Écrire l'Amérique*.

Jean-Pierre Issenhuth, *Le Devoir*

Lapierre signe ici un livre dense, dans lequel il appelle à une ascèse tout autant personnelle que collective et met de l'avant une conception exigeante de l'écriture qui «interfère entre moi et moi-même», mais par là «transforme complètement mon rapport aux choses, m'amène de l'autre côté du langage et de moi». On ne saurait trouver meilleure définition de l'écriture comme aventure et rencontre.

Michel Gaulin, *Lettres québécoises*

René Lapierre est poète, romancier et essayiste. De 1981 à 2015, il a été professeur au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Son œuvre a été maintes fois primée.